

Larry Tremblay, Hervé Bouchard, Ronald Larocque

Yvon Paré

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36648ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2007). Compte rendu de [Larry Tremblay, Hervé Bouchard, Ronald Larocque]. *Lettres québécoises*, (125), 34–35.



Larry Tremblay, *Piercing*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2006, 160 p., 18,95 \$.

L'insoutenable solitude de l'être humain

Piercing regroupe *La hache*, texte créé au Théâtre de Quat'Sous en avril 2006, *Piercing*, dont il était question en 1999 dans le numéro d'hiver de *Lettres québécoises* et *Anna à la lettre C*, paru en 1992. Plus de dix ans de questionnements où le lecteur s'aventure dans une même grisaille oppressante.

Depuis ses premières publications, Larry Tremblay explore l'insoutenable solitude des humains avec un bonheur singulier. Que ce soit dans ses récits, ses œuvres théâtrales ou le roman. L'impossibilité de communiquer peut aussi être un fil qui permet d'aller d'une publication à l'autre sans s'égarer. Une œuvre d'une remarquable densité.

Dans *Piercing*, un professeur de littérature perd le fil qui tend sa vie et cherche la solution définitive, une adolescente s'extirpe de la médiocrité familiale et ne sait éviter les pièges de l'amitié et des manipulateurs. Une femme caresse les mots et les définitions, sans pour autant échapper à une vie parfaitement ennuyeuse.

La communication, la complicité entre les êtres est impossible chez Tremblay. Tous sont avalés par les gestes du quotidien, brisés et désarticulés par un idéal inatteignable. Même les élans de liberté et de création éclatent en mille morceaux. Reste la résignation, ou la mort si l'on se montre plus téméraire.

OBSESSION

Ce désir de s'arracher à tous les encerclements, pour toucher l'autre, obsède les personnages de Larry Tremblay. Tous cherchent à casser des habitudes qui étouffent et écrasent. Le créateur s'immole dans un délire de totalitarisme, la jeune fille baisse les bras devant un gourou. Elle n'a pas vingt ans encore, la Marie-Hélène de *Piercing*, et elle a épuisé toutes les révoltes. Tout comme Anna qui n'arrive pas à casser le moule des définitions pour être un corps exultant dans le désir de l'amour.

Larry Tremblay cherche l'autre côté du miroir, les nœuds qui compriment à la fois l'esprit et le corps. On se heurte aux mêmes attaches dans *Le mangeur de bicyclette*, un roman qui s'est retrouvé parmi les finalistes du Prix du Gouverneur général.



LARRY TREMBLAY



YVON PARÉ



L'homme lui fait mal. Anna pense : j'ai mal, je bais, moi, feu, je travaille demain, me lever, il fait trop chaud pour vivre, je bais l'été, je, je ne suis pas vivante, il n'y aura pas de pluie, pas de pluie, pas de pluie... (p. 156)

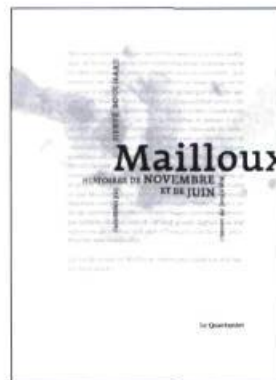
Larry Tremblay reste un sonneur de carillon, un allumeur de réverbères qui prouve que la littérature est plus que jamais essentielle dans cette société qui a égaré toutes les boussoles. Il ne formule pas beaucoup de solutions, mais les questions demeurent nécessaires. La condition humaine étant, peut-être, de marcher vers l'insaisissable petite flamme qui oscille tout au fond de la nuit.



Hervé Bouchard, *Mailloux, histoires de novembre et juin*, Montréal, Le Quartanier, 2006, 192 p., 17,95 \$.

Grandeur et misère de l'enfant Mailloux

Hervé Bouchard, citoyen de Jonquière, a remporté le Grand Prix de la Ville de Montréal avec *Parents et amis sont invités à assister*. *Lettres québécoises* s'y attardait dans son numéro de l'hiver 2006. Cet ouvrage a aussi raflé le prix roman du Salon du livre du Saguenay—Lac-Saint-Jean.



Le premier ouvrage, *Mailloux, histoire de novembre et juin*, a été réédité par les éditions Le Quartanier. La première mouture était parue à L'Effet pourpre en 2002. Comme on s'en doute, il ne s'agit pas d'une biographie du célèbre Doc Mailloux.

Le roman présente une famille de Jonquière. Tout est vu et filtré par Jacques, l'aîné de la tribu, qui décrit différents moments de sa vie. Un petit garçon qui combat de terribles carences. Il ne peut s'empêcher de perdre sa mère dans les magasins et de mouiller son lit.

Tu demanderas à ton mari de mettre de l'huile aux poulies de ta corde à linge car elle est plus bavarde qu'une vieille femme et attire sur les draps que tu laves les regards des passants et de tout le voisinage. Un pissou loge en ce lieu, disent-ils, cette maison est maudite. (p. 78)

Les similitudes sont grandes entre ce premier ouvrage de Bouchard et le second roman qui l'a propulsé à l'avant-scène de la littérature québécoise. Même langage

éclaté, même regard halluciné sur le monde et l'environnement, même rap rugueux qui explose dans un débit verbal étourdissant. Tout est abordé sans discrimination : l'amour, le pipi et le caca, les premiers baisers ou la première érection. Une même manière aussi de tordre le cou au langage et de retrousser la phrase qui bascule dans une stance haletante.

MOMENTS INTENSES

Le roman offre des pages exceptionnelles. Celles par exemple où la famille Mailloux part fêter Noël à la campagne dans une voiture « sans chaufferette », aussi froide qu'une banquise.

La maison du parrain était seule au bord de la route, nue, comme arrêtée au milieu du champ. Elle n'était même pas éclairée,



HERVÉ BOUCHARD

il n'y avait même pas son char dans la cour au parrain. Le père Mailloux est sorti, il est revenu, personne dans la maison. Probablement partis à la messe. On a attendu dans le noir. Avec l'hiver de Noël qu'il y avait dans la nuit. On s'est mis à geler plutôt sérieux et à se plaindre, surtout le Jacques de quatre et sa mère, des plaintes juste ce qu'il faut pour embêter le père Mailloux, pour qu'il se sente bien coupable de l'inconfort qu'on vivait. (p. 142)

Ici et là, dans ce premier ouvrage, Bouchard se laisse emporter par sa joie de jongler avec les mots et s'égarer dans des phrases ou des segments qui deviennent incompréhensibles. Un excès d'enthousiasme qu'il a maîtrisé dans *Parents et amis sont invités à y assister*.

Il s'avère obligatoire de lire Mailloux, *histoire de novembre et juin* pour se familiariser avec l'univers d'Hervé Bouchard, un écrivain particulièrement original qui va marquer la littérature au Québec et nous entraîner dans des mondes que l'on attend avec la plus grande impatience.



Ronald Larocque, *L'homme qui lisait dans les mamelons et autres contes de l'émotion*, Montréal, Planète rebelle, 2006, 96 p., 20,95 \$.

Ronald Larocque explore le merveilleux



C'est une histoire qui prend racine dans les montagnes de l'Équateur et qui pousse à travers la terre pierreuse et noire d'un petit village quechua, pour ensuite venir fébrilement fleurir dans le cœur vivant de la modeste demeure de bois d'Antonio et d'Izarra. Ce village quechua, il se trouve du côté d'Otavalo et d'Ibarra, tout près de cette ligne fort imaginaire qui essaie de toute sa bonne volonté de séparer le monde en deux parties égales et de donner, dans la vie comme sur les cartes géographiques, un haut et un bas à l'Amérique et au monde. (p. 21)

Ronald Larocque a publié des nouvelles et enseigne la littérature au cégep de Saint-Hyacinthe. *L'homme qui lisait dans les mamelons et autres contes de l'émotion* est constitué d'une quinzaine de textes où l'imaginaire et la poésie se taillent un bel espace.

Un écrivain qu'aucune frontière ne semble vouloir arrêter et qui se grise des mots et des images. Il les savoure comme des carrés de sucre. Dans les textes que Larocque maîtrise, le lecteur découvre des images qui s'épanouissent comme de minuscules fleurs distillant la couleur. Elles éclatent comme des rires, étonnent et réchauffent l'âme. Une belle originalité.

Et si l'amour et la vie sont le plus souvent au rendez-vous, la mort ne s'éloigne guère. Elle est là, brutale, impitoyable dans « Voler » ou « Cristalliser ».

RÉUSSITE

Signalons « La femme aux pieds froids », certainement le texte le plus achevé et le plus évocateur du recueil.



RONALD LAROCQUE

Ajoutons « Le conte de la goutte » où il crée une belle magie avec le cycle naturel de l'eau. Signalons enfin « L'homme qui lisait dans les mamelons » et « Bouba » dont la finale est un peu faible. C'est le problème de plusieurs textes, qui manquent d'élan pour nous laisser sur le bout de notre chaise. Un quiproquo plutôt facile aussi dans « Dilemme ».

ORALITÉ

L'auteur fréquente le conte depuis des années. J'hésite à utiliser le terme parce que Larocque se tient plus du côté de la « littérature écrite » dans ce recueil de la très belle collection « Paroles » de Planète rebelle que de l'orature.

Il travaille plus comme un comédien qui mémorise ses textes, s'amuse avec des sonorités et des allitérations qu'il force un peu. Heureusement, il réussit à retenir ses élans la plupart du temps.

Reste que, à l'écoute, l'auditeur perd la magie qui habite ses écrits les plus réussis. Le conte a d'autres exigences, il me semble, et ce que nous apprécions à la lecture a du mal à se faufiler jusqu'à l'oreille.